

Fès, centre de la Pensée Islamique en Afrique

Depuis treize siècles, la célèbre cité de Fès déclencha la promotion d'un processus original, au sein du Continent africain — Le Royaume idrisside vit alors le jour et entra dans l'histoire de l'Occident islamique, comme première capitale du Grand Maghreb, après Qayrawane. Ce fut déjà le noyau d'un art arabo-islamique transplanté, pour la première fois, sur les côtes atlantiques, avec un ensemble architectural d'un attrait sans pareil. L'empreinte islamique commença à marquer cet admirable joyau où vient s'incruster le double chaton amazigho-arabe.

Idriss 1er, initiateur et promoteur d'une nouvelle civilisation islamo-africaine est, désormais, l'archétype qui sut faire miroiter, avec bonheur et succès, les reflets étincelants du flambeau de l'Islam, dans un continent jusqu'alors réfractaire à toute intrusion étrangère. La religion Mohammadienne avait entamé un épanchement spontané et harmonieux, au-delà des déserts, malgré quelques remous suscités par des hésitations passagères, dans le choix libre d'une approche et d'une destinée.

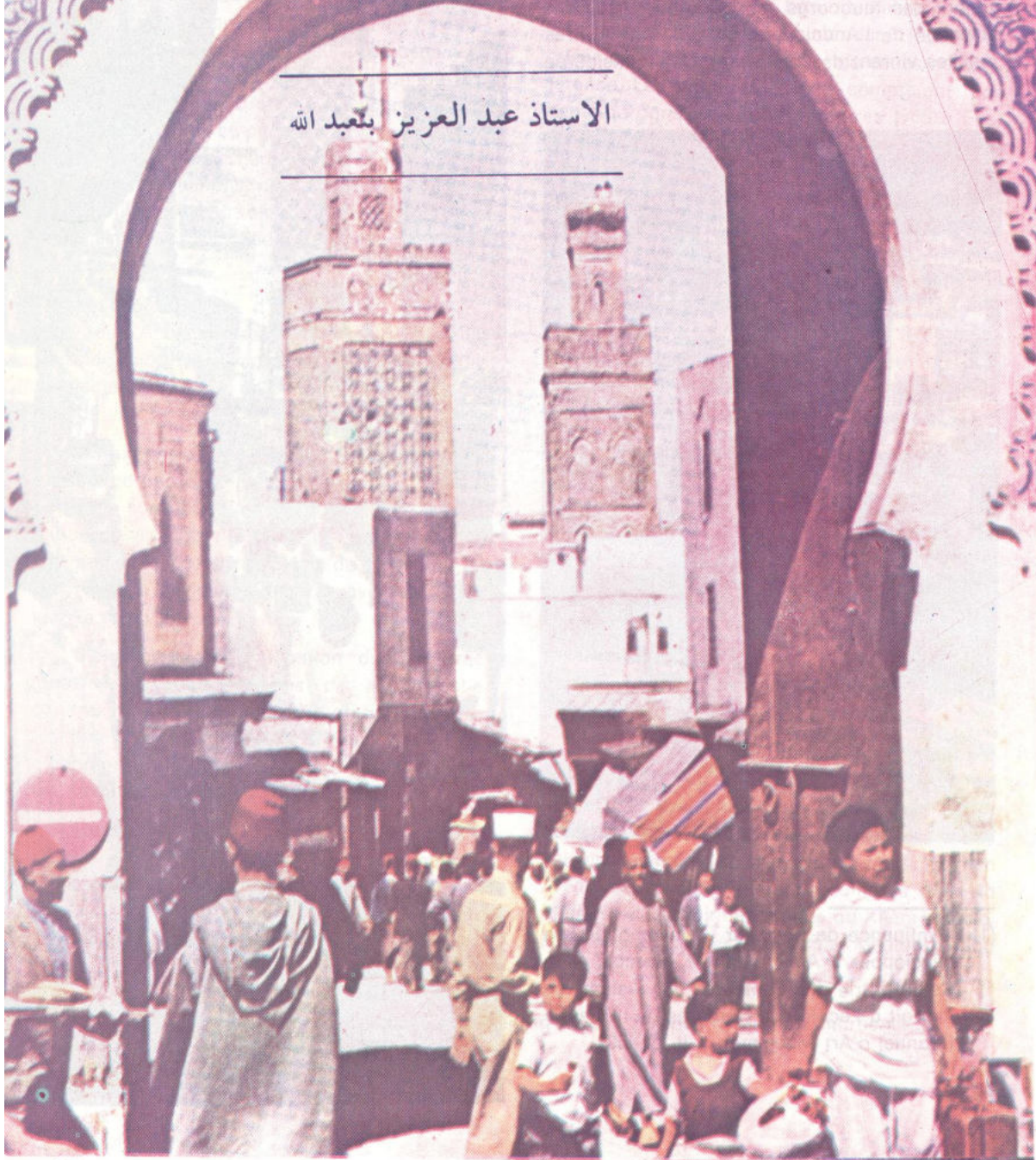
L'attraction du grand Idriss « se fit sentir fort loin au-delà des limites de l'Algérie ». Les tribus berbères sont fortement influencées par l'élan centrifuge d'un prosélytisme créateur relevé par Ibn Khaldoun comme un événement jamais connu dans l'histoire humaine.

L'urbanisme se limitait avant l'Islam à de simples « réunions de hameaux » ou « collections de qsours ». Les « villes homogènes, étrangères au monde des tribus, sont la création de la civilisation musulmane ».

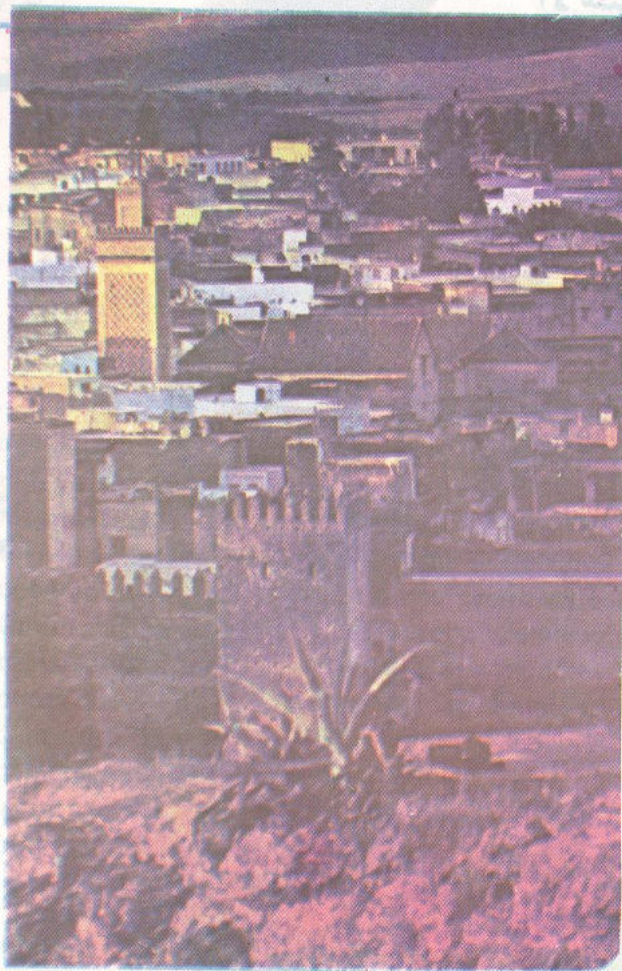
Fès dans laquelle GAUTIER a vu « un miracle d'adaptation à l'état oriental », fut édiflée au début du IXème siècle, dans une région qui passait déjà, pour une des plus riches du Maroc. Située au croisement des grandes routes, la cité Idrisside devint rapidement le centre culturel et économique du Maghreb. A cette époque, encore proche de la conquête arabe, ce fut une étape vers une centralisation d'autant plus sérieuse que le Maroc n'a connu jusqu'ici qu'un morcellement tribal et un particularisme déchirant. Un sentiment nouveau émanait spontanément de l'âme berbère façonnée

فناس حاضرة الفكر الاسلامي في القارة الافريقية

الاستاذ عبد العزيز بتعبد الله



par la foi nouvelle : le monde d'Imazigh trouva dans l'Islam simpliste, souple et tolérant, les impondérables, les ferments indicibles pour cette unité à laquelle les tributs, étaient jusqu'à, foncièrement rebelles. A ce facteur psychologique venait s'ajouter l'attrait d'une civilisation nouvelle dont le fond spirituel se doublait d'un véritable épanouissement de la vie citadine. 800 familles arabes affluèrent à Fès, en 814 venant des faubourgs de Cordoue, capitale oméyade de l'Andalousie. Bientôt, 300 autres familles vinrent de Qayrawane (1) considérée



(1) L'influence de Fès sur Ifriqya allait se développer. « Ainsi — dit M. Marçais — la vieille patrie des docteurs de l'Islam se mettait à l'école des Berbères de l'Ouest » (Manuel d'Art Musulman t. II, p. 469).

alors comme la plus grande cité musulmane de l'Afrique du Nord.

Lettrés et cultivateurs policés, les nouveaux venus faisaient rayonner des idées nouvelles qui devaient engendrer, petit à petit, un mouvement d'évolution, faisant l'effet d'une tâche d'huile. Les deux pôles de l'Islam Occidental fournirent à la capitale du Maroc les éléments de sa civilisation. Une société bourgeoise allait naître et, autour d'elle, une vie paysanne et villageoise s'organisait sur des bases nouvelles. Dès l'an 801, une première monnaie nationale est frappée. Une activité commerciale se fit jour ; de plus en plus stimulée par la règle de la sécurité et de l'harmonie, au sein de la cité, entre musulmans, juifs et même chrétiens, cette activité se centralisa dès l'an 1000, dans une Kissaria où les bédouins venaient s'approvisionner.

A l'image de Fès, d'autres cités se fondèrent, telle Arzila. Entre Tanger et la capitale idrisside, une Basra marocaine s'éleva, dès le II^e siècle de l'Hégire, en centre actif de production de lin.

Cet expansionnisme citadin fit régner, dans une bonne partie du pays, un paisible sédentarisme qui contribua à assurer la stabilité économique. Seul le Sahara demeura le vaste pays des nomades pasteurs, vivant de l'élevage et des revenus de leur négoce caravanier, à travers le désert.

Même après la dislocation du Royaume idrisside, les grands princes de la Dynastie continuèrent à fonder, du Nord au Sud, de petites capitales qui devaient, à l'envi de Fès, « adopter peu à peu et répandre autour d'elles, les formes de la civilisation musulmane ».

Les travaux hydrauliques, indispensables à toute prospérité agricole et à tout épanouissement citadin, « comptaient — dit H. TERRASSE — parmi les grandes œuvres des dynasties musulmanes ». L'ère idrisside — recon-

naît encore H. TERRASSE — n'avait été ni tyrannique ni épuisante pour le pays. « A la fin du X^e siècle, IBN HAOUQAL fit état de la richesse marocaine ».

Dans le domaine culturel, les efforts conjugués de la Nation et de l'Etat tendaient, depuis les Idrissides, à multiplier, partout, des écoles coraniques qui dispensaient un enseignement élémentaire à base religieuse. Pour les cycles secondaire et supérieur, les Mosquées servaient de classes et de salles de conférences. Les oratoires qui se comptaient par centaine dans les grands centres (785 à Fès, 3.000, d'après Dozy à Cordoue) étaient autant d'institutions universitaires, qui se prêtaient à merveille, à l'enseignement traditionnel. Des cours étaient donnés à toute heure de la journée par des professeurs bénévoles, la mission didactique étant considérée comme une obligation religieuse dont chaque docteur de la loi devait personnellement s'acquitter. L'étudiant n'avait alors que l'embarras du choix. La Karaouyne ne constituait qu'une mosquée-école parmi des centaines éparpillées, jusque dans les centres isolés du bled. Ces mosquées étaient dotées, pour la plupart d'une bibliothèque plus ou moins importante. On vient de découvrir il y a quelques décades, dans un oratoire de Fès (sous le caveau des tombes), un grand meuble à rayonnage très bien conservé sous un linteau sculpté, où se trouvaient deux caisses de livres et de liasses de documents anciens. Mais avec le temps, l'afflux des étudiants dans les grandes villes souleva un problème nouveau : celui du logement (2).

C'est alors que les Mérinides s'attelèrent activement à la tâche, dès le XIV^e siècle, en créant des pavillons universitaires destinés à accueillir les étudiants qui affluaient des tribus voisines et même de l'extérieur. Mais, dès le 10^e siècle, Ben Tachefine édifia à Fès la Médersa d'Essabirine, connue au XII^e siècle, sous le nom de Médersa Bou Médian. Abou

(2) « La crise du logement n'est pas soupçonnée en tribu » (Propos d'un vieux marocain, p. 97).

Yacoub fonda une médersa, la dota d'une bibliothèque (3) que lui offrit un prince espagnol. ABOU SAID (3), fit construire celle de Fès Djedid, en assurant à ses étudiants et à ses professeurs des bourses et des appointements appréciables. Des biens immobiliers furent constitués en biens habous pour en assurer, en permanence, l'entretien et le fonctionnement. D'autre part, des bourses, dites morattabât étaient allouées par l'Administration Habous à tous ceux qui savaient, par cœur, le Coran et cer-

tains poèmes didactiques. Ces bourses ont toujours constitué, pour l'étudiant, un appoint non négligeable auquel venait se joindre une dotation en nature quotidienne.

Abou Hassan fonda à l'ouest de la Mosquée andalouse une médersa qui lui coûta 100.000 dinars-or. Plus tard (en 1323), fut construite la médersa d'El Attarine, contiguë aux salles de la Karaouyne. En 1351, ABOU INAN édifia celle qui porte encore son nom. Toutes ces institu-

- (3) « La bibliothèque de l'Emir (Abou Yacoub, l'Almohade) s'enrichissait des dépouilles de l'âge précédent, au point d'égaliser — dit-on — celle du Sultan oméyade Hakam II ». (Millet, les Almohades, p. 101).

Parlant des Mérinides, L. Provençal affirme que « Grâce à eux, Fez au XIV^e siècle n'avait rien à envier aux autres métropoles musulmanes ». (Hespéris - 1er Trim. 1952 p. 3).

- (4) « L'activité architecturale est surtout le fait du prince ; elle est liée à la prospérité de la dynastie. Une période de décadence est un temps mort ; Après le règne de YACCOUB El Mansour, en l'année 1196 qui, d'après le Kirtâs, vit l'entreprise ou l'achèvement des plus vastes travaux, il faut attendre près d'un siècle pour retrouver des constructions à mentionner, en Moghreb tout au moins ». (G. MARCAIS - Manuel d'Art. T. II - p. 476).